

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 80 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883-74

Petit laïus de circonstance

La victoire est au bout!

Eh! bien, voilà : nous y sommes, en 1934.
Les hommes courent ainsi à leur fin et ne s'en inquiètent point. Les années passent et nul ne s'en soucie. Les jours s'effacent siôt qu'ils sont vécus.
Est-ce que ça compte!
Les années mortes sont là qui s'accumulent. Elles sont perçues pour toujours; si bien perçues qu'il faut un événement de choix pour gagner s'en souvenir. Adieu! Les jours enfuis : qu'ils cessent de nous hanter. L'instant qu'on vit est sans valeur. Tout ce qu'on fait, c'est pour l'avenir. Et plus nous avançons, et plus l'avenir recule.

Espérez contre toute espérance!
Et faites ce que doit : la victoire est au bout!
Et n'y serait-elle point, devriez-vous ne jamais la connaître, péririez-vous dans une œuvre aussi belle, que votre âme serait tranquille et votre vie, comblée. C'est quelque chose.
Voilà mes vœux de nouvel-an. Je vous les porte d'un cœur égal et, souffrez-le, affectueux.
Pierre FONTAINE.

Ces bons policiers

UN SPORTIF
Les policiers sont des sportifs. A les voir courir, faisant des moulins avec leur matraque, derrière de pauvres bougres de manifestants, nous nous doutions déjà un peu de leurs qualités physiques. Or, quand deux sportifs se rencontrent que font-ils? Ils fondent un cercle. Les policiers de l'agglomération bruxelloise possédaient donc leur cercle sportif. Ce cercle, lui, possédait 25.000 francs en caisse. Et pour garder cette caisse, on avait nommé un trésorier qui, évidemment, exerçait les fonctions d'agent de police. Pas un commissaire, un agent... On ne saurait trop prendre de précautions.
Hélas! la caisse a disparu; cambriolée, dit le trésorier. Pas tellement, a répondu le procureur du roi, qui a fait arrêter le policier-trésorier-sportif.
Quand M. Max a appris cela, il s'est arraché, de désespoir, une nouvelle touffe de cheveux. Et il a avisé aux mesures qu'il lui fallait prendre...

UNE MESURE DECISIVE

Le bourgmestre de Bruxelles n'y a pas été par quatre chemins. Il a prononcé un discours. Remettant à quelques policiers des médailles — pas à l'huile celles-ci! — pour « bons et loyaux services », le maire en a profité pour placer un petit speech.
« La police de Bruxelles traverse une crise douloureuse », — les voilà bien les méfaits de la crise! « Certains de ses membres ont commis des fautes. Nous en avons tous été ébloués! » Des éblouissements d'huile, quoi!
« En de pareils moments, nous devons nous serrer les coudes, etc., etc... et rétablir un prestige ébranlé et sauver une autorité nécessaire ».
Après quoi, M. Max n'a plus eu qu'à assurer la police de « son dévouement le plus complet et le plus absolu ».
Quand on vous le disait, qu'il prenait des mesures...

Un petit plaisantin...



— Allo! Police-Secours? Mettez-moi en communication avec le commissaire M. Angerhausen, s. v. p!...

RÉVEILLON TRISTE

La trêve des confiseurs



Réveillons dans les villes! Réveillons dans les corons sans feu, dans les chaufoirs publics, dans les impasses puantes! Réveillons dans la campagne flamande, dans mon Ardenne recroquevillée de froid! Réveillons : moisson d'oubli que l'on engrange en ces pauvres jours de fête et de joie cardeuse. On va tout oublier en cette trêve de Dieu : on veut tout oublier. La quatrième année de crise, les quarante millions de chômeurs qui vont, désespérés, traînant leurs pieds meurtris et sales; et la lourde rumeur de bottes encore lointaine, et déjà si proche.

La bourgeoisie veut tout oublier; elle a effacé, pour huit jours, de son cœur futile, les menaces de guerre et la sourde colère de tous ceux qui vivent sans espoir; elle a voulu fêter l'année qui vient, l'année finie qui fut bonne après tout, puisqu'elle l'a laissée au pouvoir.

Fêter l'année qui meurt, puisque, décidément, tout est plaisir pour elle; puisque, pour elle, la neige et le gel même sont prétextes à des jeux sans fin, à des repos pour ses fatigues improbables; puisque tout est jeu et gaité pour les classes à l'agonie, retombées en enfance.

J'écris ces mots rageurs, ces mots haineux, la panse calée, bien au chaud; et je les écris pourtant, parce que je ne puis supporter l'atmosphère de fête et ces lumières de la ville grouillante — je ne puis souffrir ce luxe insultant et toute l'imbécillité d'une classe au pouvoir, qui rejailit en cascades jusqu'au dernier échelon de la société, pour s'étaler tard dans la nuit.

Et je râle rien qu'à y penser. Rien qu'à penser que, dans les écoles, les mioches auront appris à annoncer « qu'en ces jours de fête, ils songent pourtant à ceux qui souffrent »; rien qu'à penser aux articles émus qu'on écrira sur les pauvres, farcis de reconnaissance pour un repas gratuit; rien qu'à me dire que c'est fête aujourd'hui.

Ah! oui... « Minuit, chrétiens — peuple, à genoux, attends ta délivrance! » Et quoi! On l'attend, vous en faites pas, on l'attend, et à genoux encore, ne se-

rait-ce que parce qu'ils sont pliés, les pauvres, sous le poids des armements et de la misère du monde. On l'attend, la paix, et la fraternité, et la justice, et toutes les machines à majuscules, et la délivrance de l'airreux cauchemar que nous vivons.
Fin du jour, fin de l'année, fin de régime — nous voudrions tant voir la lumière, voir jaillir la belle lumière de printemps que nous gardons encore au creux le plus chaud de notre cœur, pour le jour de la victoire...

— Ah! non, pas de bonté, pas de pitié... je ne veux pas écrire des mots pareils, ce soir; la pitié n'est qu'une insulte pour ceux qui souffrent; je n'ai que de la rage, une immense rage d'envie, dans mon cœur gonflé par l'amertume de ces fêtes, qui sont comme des cliaques à la misère des gelotants.

Je sais qu'ils ne disent rien, ceux-là : ils n'ont même plus la force de gueuler. Les loups, la faim les fait sortir des bois. Mais nous, on est des civilisés, et c'est à cela qu'on nous reconnaît; c'est qu'on ne hurle même plus quand on a faim; c'est qu'on s'en va, en douce, sans troubler la fête. Ce que ça doit vous vider les tripes de tout courage, cette misère, pour qu'il n'y ait pas de jacquerie, en ces soirs de Réveillon...

Bon dieu de bon dieu, tout plutôt que cette gaité; plutôt que ces étalages trop petits pour tant de choses bonnes à bâfrer; tout plutôt que l'insulte indicible de ces fêtes de charité où, pour arracher des sous à ceux qui en regorgent, il faut leur permettre d'étaler leur nom et leur face crevée, et les épaules de leurs femmes; tout plutôt que ces belles mains bleues de froid, qui surgissent dans la nuit de ces jours de joie, pour mendier leur pauvre pain; tout plutôt que ce « minuit, chrétiens » chanté pour rappeler la naissance d'un mioche qui grelotta aux premières heures de sa vie et qui souffrit et qui mourut, cloué au bois d'infamie par l'éternelle injustice du monde; tout plutôt que ces cotillons, ces serpentins et ces chansons et ces bonnets multicolores, et ces faces blafardes de l'aube; tout plutôt que le pelotage des bals et des cabinets particuliers; tout plutôt que cet oubli d'une réalité de tristesse et d'angoisse; — tout et même la guerre.

Et même la guerre, qui plantera la bonne terreur dans les tripes de notre beau monde; qui nous creusera notre tombe dans une terre lourde et froide; et qui nous unira, enfin, dans la saine démocratie de la misère et de la mort.

Léo MOULIN.

LE COIN DU HIBOU

Le coup de pied des ânes...

CE n'est point qu'il fût un lion, ce Angerhausen, Chef-ttic, il rappelait plutôt le taureau par son physique puissant, par un visage que jamais la pensée n'avait marqué de sa trace. « La Bêtise au front de taureau », disait Flaubert...

Aussi bien, cette conformation n'était-elle, sans aucun doute, qu'héréditaire, puisque ce nom même : « Anger-hausen », se traduit très exactement de l'allemand par « habitant du pacage » ou « seigneur du pâturage ». Ainsi la nature et la langue s'étaient entendues pour créer cet argousin-type.

Non, ce n'était donc pas un lion mais un dangereux ruminant. Ce qui n'a pas empêché qu'au moment où la bête fut par terre, tous les ânes y allèrent de leur coup de pied. De leur coup de pied en vache — si j'ose dire. Et phénomène bizarre — bizarre seulement pour celui qui ignore le courage de la presse — ce furent précisément ceux qui s'étaient le mieux accroupis, le plus platement vautrés devant ce satrape, au temps de sa toute-puissance, qui mirent le plus d'acharnement à piétiner l'Angerhausen déchu.

Les mêmes qui, hier, voyaient en lui le sauveur de l'ordre et de la société, le vainqueur des « forces obscures qui travaillent la nation », qui dans leur lyrisme adulateur le comparaient dans chaque édition au grand Chiappe, ce furent ceux-là mêmes qui trouveront les pierres les plus lourdes et les assénèrent sans pitié — comme sans remords — sur le muffle du policier déconsidéré.

Hier, on épousait encore des flacons d'encre à chanter — chanter ? bien sûr ! — son patriotisme, son héroïsme d'espion rétribué pour travail malpropre et non dangereux. Qu'il dotât ses flics de matraques, de casques, de pistolets, d'autos blindées, de gaz lacrymogènes, de chiens féroces, qu'il fit de la police de Bruxelles un corps de répression, prêt à étouffer la plus anodine manifestation dans des flots de sang, aussitôt, à chacune de ces initiatives, tous les journalistes de la capitale de sonner à la porte de Angerhausen, de le photographier, de l'interviewer, de le congratuler et de le bénir au nom de la sainte-union-des-portefeuilles-menacés.
Pas un journal, si ce ne sont le « Peuple » et le « Rouge et le Noir », n'a osé s'attaquer à cet homme du temps de sa puissance. Pas un n'a osé dénoncer l'abominable de cette chasse à l'homme pratiquée par la police à l'aide de ses chiens, la cruelle imbécillité de ces charges, matraque levée, contre des manifestants paisibles.
A présent, le Javert bruxellois, le Grand-Argousin national, s'est démontré être un malhonnête crapule, et il n'est point de feuille qui ne publie de détails sensation-

...bien sympathique !



Après quoi, satisfait, il souscrivit un abonnement au Rouge et Noir. Deux fois dans la même journée, il s'était montré homme d'esprit.

nels sur la vie privée et publique du commissaire-à-l'huile. Et chacun de lancer son paquet de boue sur le personnage avarié.

« Même pendant la guerre, il a trahi ! Il a sauvé par son témoignage un traître à la patrie ! C'est un fils d'Allemand ! Il avait une maîtresse dans un bordel ! Il a profité des renseignements que lui permettait d'apprendre sa charge de fonctionnaire, spéculé sur le prix des terrains au Heysel ! Il s'est fait traîner la patte à maintes reprises !... Il a... il a... » Mais que n'a-t-il pas commis, maintenant qu'il est inoffensif ?

Pour nous, aucun méfait ne nous étonnera de la part de la brute épaisse qui fit mordre par des molosses les marcheurs de la faim, les chômeurs implorant qu'on leur donnât du pain. Il faut, pour avoir songé à pareille canaillerie, n'avoir ni conscience, ni sensibilité, ni rien à quoi l'on puisse reconnaître l'humain.

Par là — en dehors de tous ses autres forfaits — Angerhausen restera célèbre. Pour avoir osé ce devant quoi auraient reculé les sinistres cosaques du tsar; pour avoir osé, dans une capitale, ce qu'osent dans la jungle les gardiens des bagnes français, pour avoir lancé des chiens féroces contre de pauvres gens inoffensifs, il n'est point de dégradations qui ne paraisse devoir attendre l'ex-policier.

Car c'est là ce que nous lui reprochons essentiellement. C'est par là que nous nous distinguons de la plupart de nos confrères.

C'est pour avoir, dans son désir de trop bien servir ses maîtres, osé cette chose monstrueuse, qu'après avoir connu la honte des géoles, qu'après avoir été maculé des crachats de ses anciens amis, l'Angerhausen s'enfoncera bientôt dans les gouffres piaculaires les plus ardents, situés au centre même des Enfers, où les crocs de feu de cent mille dogues déchirent inlassablement sa triste viande de commissaire. Et cela pour l'éternité.

Bubulus BUBB.

Nègreries Maria Makako

Maria Makako s'était présentée au bureau du territoire pour obtenir un passeport et se rendre à Port-Lisabeth.

Monsieur Attention l'avait vue attendant, l'œil fixé sur la fenêtre, à l'ombre d'un arbuste. Elle était jeune et portait un large décolleté jusqu'au nombril.

Il lui demanda de rester auprès de lui et Maria Makako accepta. Le planton la conduisit dans la cuisine de la maison de l'Administrateur. Depuis ce temps, elle était devenue ménagère.

Maria Makako se couchait comme les bêtes, sur le ventre, tantôt sur un appui de fenêtre, tantôt contre une porte ou assise sur le mur mitoyen, tandis que le chien rêvait et que le singe Théodor dressait une queue longue et courbe comme une lampe à arc.

Maria Makako courait dans les herbes, allait voir son père parce qu'il avait reçu une pelle du gouvernement pour nettoyer la route de l'Etat. Elle était enfantine et presque animale; elle riait en faisant mouvoir les ressorts du lit : c'était du « caoutchi, du caoutchi ». Puis elle se promenait partout, léchant des demi-citrons et avalant un fond de whisky. Elle voyageait, accompagnée

A LA TRIBUNE

Mercredi prochain, 10 janvier
GRAND DEBAT sur

Le Mur d'Argent

- Prendront la parole :
Max Buset, député ;
Georges Gérard, avocat à la Cour ;
Marcel Loumaye, sénateur suppléant ;
Paul Otlet, direct^r du Palais Mondial ;
Georges Vandervest, homme de lettres ;
William Van Remoortel, député suppléant.

Voir détails, page 6.

Mercredi prochain paraîtra

Notre numéro spécial

sur
Le Scandale des Commissaires;
Le Mur d'Argent;
Les Fonctionnaires décoratifs.

Ce sera un numéro unique, disant toute la vérité sur les nombreux scandales qui ont éclaté au cours de ces derniers mois en Belgique et qui, à juste titre, ont fortement ému l'opinion publique de ce pays.

Vu le succès certain de ce numéro et sa vente probablement rapide, retenez dès aujourd'hui votre « Rouge et Noir » chez votre marchand de journaux.

d'une amie, dans le camion de l'Administrateur. Tous les negres passant sur la route devaient sauter le blanc. Les uns enlevaient leur chapeau à cinquante metres de distance, et les femmes, qui portaient des paniers en équilibre sur la tête, sautaient également en soulevant le panier au-dessus de la tête.

La negresse s'était fait des ustensiles de ménage à l'aide de tas d'anciennes boites de conserves et de toutes sortes de bouteilles ramassées.

Elle n'avait que douze ans, présentait des seins comme des globes, riait toujours et savait déjà discuter, avec une amie de son âge, du danger d'avoir un enfant dans le ventre. Elle remarquait tout de suite les femmes blanches qui allaient avoir un enfant.

Dans la malle lui appartenant, on trouvait un parapluie, une chambre à air de pneu d'auto, des pièces de cinq centimes pour la confection d'un collier, une combinaison citron et des bas de soie. Mais son père venait parfois lui demander de l'argent pour payer ses impositions.

Monsieur Attention, rentrant en Europe, l'a passée à un médecin russe qu'il connaissait et qui s'occupait de maladie du sommeil.

Maria Makako a demandé l'autorisation de ce passage à son père, et ce dernier a accepté.

Le médecin a une tête comme une lune ronde qui porterait des lunettes; ses jambes, dans des pantalons gris, ressemblent à des pattes d'éléphant.

Les sauvages se laissent soigner et mettent les ampoules médicales à leur cou.

La negresse a maintenant tout ce qu'elle veut; elle fait même un petit feu de bois, la nuit, à côté de la moustiquaire du blanc.

Durant la journée, aidée d'un boy, elle fait des trous dans le sol devant la maison, pour ouvrir les galeries souterraines où se promènent les gros grillons blancs; elle fait bêcher tout autour du gîte d'étape et fait fuir les grillons roses.

Elle étend parfois sur ses genoux sa chienne appelée « Cognak » et lui caresse les six mamelles doucement.

Le docteur russe, que les noirs appellent par ironie « la foudre », parce qu'il est très gros, est vraiment bon pour Maria Makako. Elle en profite pour envoyer à ses parents des chèbres, un jeune porc noir, et tout cela au village paternel grandira et constituera une fortune.

Le père de Maria Makako, cupide, est venu un beau jour trouver le docteur et lui a fait comprendre qu'il devait acheter sa fille; et le blanc a donné dix pièces de tissus et encore des chèbres.

Entretiens, Maria Makako se fait préparer tous les jours des poules avec beaucoup de poivre rouge.

Un beau jour, le docteur, infidèle, a couché avec une autre femme; Maria Makako l'a tout de suite appris et s'est enfuie chez ses parents.

Le docteur « la foudre », stupéfait, a demandé à un noir si elle avait agi de la sorte à cause de l'infidélité. Et l'infirmier Athanase, qui connaît le français, a répondu, très digne : « Ce sont des choses qu'on ne fait pas. »

G. DULONGE.



RENOUVELEZ VOTRE ABONNEMENT !

Dès cette semaine, la poste n'assurera plus le service du journal aux abonnés qui ont négligé d'acquiescer le montant de l'abonnement pour 1934. Absents au moment où la quittance fut présentée à leur domicile, beaucoup ont oublié de faire le nécessaire afin que le service ne leur soit pas supprimé. Aujourd'hui, ils se trouvent fort marris de ne pas trouver, comme ils y sont habitués, le « Rouge et Noir » dans leur boîte aux lettres.

Rappelons-leur qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire, et qu'il leur est très facile de réparer cet oubli en versant au plus tôt 45 francs au compte-chèques postal 2883.74.

Après quoi, jusqu'à fin 1934, chaque mercredi matin, ils connaîtront de nouveau la joie de recevoir le « Rouge et Noir », tout frais, sortant de presse...

De la coupe aux lèvres

L'article qu'on lira, ci-dessous, a paru dans la Dépêche de Toulouse. Il nous paraît instructif à plus d'un titre.

D'abord parce qu'il démontre qu'il n'y a pas que nous qui trouvons — mettons superflu — ce souci du roi des Belges de s'en aller présider à Paris le banquet de la Revue des Deux Mondes où il a l'honneur de siéger entre des laissés pour compte de la littérature et de la politique. Et ce au moment même où, en Belgique, les crédits aux artistes sont presque réduits à zéro.

En second lieu parce qu'il constitue une éclatante démonstration de cet axiome du Français qui ignore l'histoire et la géographie. Pour M. J.-J. Brousson, ex-larbin d'Anatole France, existe une langue : « le flammingant », charabia composé de métis d'allemand et de néerlandais.

Après quoi, on s'étonnera que les Flamands ne soient point toujours disposés à admirer le « clair génie français ». Et qu'ils conseillent à M. J.-J. Brousson de s'inquiéter des crimes que commet la République française en Indochine avant de s'occuper d'un pays et d'une langue dont il ignore tout.



Il y a la revue du 14 juillet. Gais et contents, nous allions triomphants, le cœur à l'aise. Et il y a la revue des Folies-Bergère avec à l'aise les cuisses des girls en série, roses et friandes comme des bouquets de crevettes. Et il y a la « Revue des Deux Mondes » qui n'a rien de bien friand et qui forme — dit-on — le vestibule de la Coupole. Cette vénérable revue saumon fondée il y a un siècle — cela se voit! — offre

DE DEUX CHOSES L'UNE

Libéraux d'aujourd'hui
Connaissez-vous plus sombres cafards, plus étroits calottins que certains de ces « libéraux », mangeurs de curé à l'occasion et librepenseurs professionnels ?

Je défie quiconque de me découvrir, dans le village le plus perdu de la Flandre ou du Limbourg, un vicar, un bedeau ou un metteur de chaises dont l'intolérance imbécillité, la prétentieuse vacuité atteignent le maximum que réalisent sans effort certains de ces libéraux.

Ah! ils ne sont point dogmatiques, puisqu'ils ne croient pas aux enseignements de l'Eglise! Ils sont Francs-Maçons; ils parlent avec volubilité et horreur de l'Inquisition; ils sont pour la liberté, nom de Dieu!

Pardon, ils ne défendent plus qu'une liberté : celle du commerce. Leur Franc-Maçonnerie est devenue une sorte de mutuelle d'entraide et, à ses symboles, devrait s'ajouter une courte échelle.

Quant à leur antidogmatisme! Le dogme religieux, ils l'ont remplacé par celui de la Patrie (battez, tambours!) qui est cent fois plus idiot et plus dangereux. Et, au nom de ce patriotisme obtus, ils se montrent plus intolérants et plus cruels vis-à-vis de leurs concitoyens que l'Inquisition ne le fut envers les infidèles.

Un exemple

L'exemple nous en fut encore fourni, il n'y a guère. Un professeur d'athlétisme ayant écrit une étude très fouillée, très sérieuse sur l'objection de conscience, il s'en alla la porter à une revue de tendance libérale.

Cet homme était loin de prôner le refus de service, mais impartialement, honnêtement, il disait ce que les objecteurs de conscience invoquent à l'appui de leur geste. Il ne terminait point son étude par un de ces couplets branconnards et garde-civique

chaque année un dîner à ses rédacteurs.

Cette année, le banquet était présidé par le roi des Belges, assis entre M. Doumic et M. Millerand. Quitter un trône, passer la frontière pour dîner entre ces deux harengs. Le roi s'amuse!

Au dessert, dans la pétarade du champagne, M. Doumic a encensé le roi des Belges. Il l'a loué de son courage, de sa lucidité. C'est tout juste s'il ne lui a pas proposé d'annexer la France à la Belgique, de marier le lis des Bourbons, l'Aigle impériale avec le chou de Bruxelles. Le roi, à son tour, a encensé la fille de M. Doumic, la « Revue des Deux Mondes », où « collabore, a-t-il dit, l'élite ». Où que vous alliez dans un banquet — et on dine beaucoup en politique et en littérature — on vous fera remarquer :

« Vous vous trouvez précisément dans le méridien du génie; que ce méridien passe entre les fesses du président; que tous les convives font partie de l'élite. » Le malheur, c'est qu'il y a trop d'élites!

Dans son remerciement à la « Revue des Deux Mondes », le roi des Belges a célébré l'universalité de la langue française, sa clarté, sa loyauté. Partout où elle est parlée règne l'esprit. Ce couplet a été frénetiquement applaudi. Nous aimons beaucoup les rois en République. On fera, toutefois, une petite réserve. A l'heure présente, la lutte entre les Wallons et les Flamings arrive à son paroxysme. Ce sont les Flamings qui ont la majorité et soutiennent le gouvernement. Ils en profitent pour brimer les Wallons, Français de cœur et de langue. Au franc, on a substitué le belga. Aux carrefours, les noms de villages et de villes sont écrits dans un charabia, métis d'allemand et de néerlandais. Dans les casernes, les commandements qui se faisaient en français en prévision sans doute d'une nouvelle invasion, se font aujourd'hui en flammingant. Dans les tribunaux, pour les interrogatoires, les réquisitoires, les plaidoiries, le flammingant est obligatoire. Cette langue française, célébrée par le roi, est proscrite au pays où régnent le roi. Et c'est le roi, amou-

reux de la clarté française, qui contresigne les arrêts contre la langue française.

Attendons un peu : M. Doumic, pour plaire au roi des Belges, fera rédiger sa revue en flammingant. Elle l'était déjà en charabia. Cela ne changera guère!
J.-J. BROUSSON.

Les circulaires édifiantes



En voici une, par exemple, que lance la Banque de l'Union industrielle française, à la date du 5 octobre 1933, et que signale la *Jeune République* :

Sous le titre : « Valeurs de guerre », on peut y lire :

« Le terme est impropre, mais il est couramment employé.

On désigne ainsi, en réalité, les valeurs d'entreprises qui sont spécialisées dans les fournitures militaires. Dans l'état actuel de la situation politique internationale, il est bien évident que, sans bruit, elles sont fournies de commandes. Aussi, les cours des valeurs de ce genre demeurent-ils fermement tenus, sans souci de ce qui peut se passer dans les autres groupes du marché.

C'est ainsi que, depuis un an, nous avons vu l'action Creusot (Schneider) passer de 950 à 1.600 francs, ou l'action Hotchkiss, de moins de 1.000 francs également aux environs de 1.400. Et nous ne parlons là que des deux plus connus parmi les grands fournisseurs pour la Défense nationale. Dans cet ordre d'idées, il y a, sans nul doute, des emplois assurés de très satisfaisantes rémunérations. Nous connaissons, dans cette voie, une valeur qui nous paraît réellement intéressante.

Allons, allons... si la paix est, de plus en plus, menacée par les armements, il y a encore de beaux dividendes en perspective.

TRIBUNE LIBRE

L'affaire Van der Lubbe ou le double effondrement de Leipzig

Torgler, Dimitroff, Popoff et Taneff, acquittés.

Van der Lubbe condamné à mort.

Ainsi se termine un des plus grands procès politiques des temps modernes. Grand non seulement par son ampleur et sa publicité, mais aussi par une signification dont on ne semble pas saisir toute l'importance.

Du côté hitlérien comme du côté socialo-communiste, l'intérêt et le prestige politiques étaient engagés. Reconnaissons, à regret, mais avec une implacable objectivité, que cette tragique aventure laisse intacts la force et le prestige hitlérien, tandis que les « gens de gauche » en sortent singulièrement diminués.

Au fur et à mesure que le procès de Leipzig avançait, toute l'inanité de la thèse représentée par Van der Lubbe comme un provocateur nazi s'effondrait lamentablement. De cette odieuse campagne contre un ouvrier révolutionnaire, voué à la hache du bourreau, il ne reste rien que de la honte et du ridicule pour les calomniateurs.

Quant à la Commission d'Enquête de Londres, malgré les efforts conjugués d'un conseiller de S. M., le Roi d'Angleterre et d'un militant communiste, ces honorables gentlemen en sont pour leurs frais. Le moins qu'on en puisse dire, c'est que ces éminents juristes remplissent leur mission avec quelque légèreté. Or, il est des circonstances où agir légèrement est une forfaiture.

S'il est des anti-hitlériens prêts à l'union sacrée avec les bourgeois contre « les boches », qu'ils y aillent. S'il est des partis et des hommes qui désirent dissimuler leurs carences et leurs trahisons, qu'ils essaient; mais qu'ils ne développent point leurs manœuvres en piétinant ce qui, pour un véritable socialiste, reste sacré : le droit à la justice pour tout homme, le respect d'un geste de révolte. Ce que nous ne pouvons admettre, c'est que l'on use sans vergogne de l'arme de la calomnie, aussi néfaste pour celui qui en use que pour celui qui en est

victime.

Le socialisme consiste essentiellement en une morale sociale et nous n'hésitons pas à dire en conclusion de l'affaire Van der Lubbe que cette morale socialiste et tombée bas, bien bas, et cela justifie toutes nos inquiétudes.

Au cours de cette affaire, prenant, quasi seuls au début, la défense du pauvre Van der Lubbe, nous nous sommes heurtés à la bêtise et à la séculaire méchanceté des foules. Mais la foule aussi est une victime, victime de ses mauvais bergers.

Le geste de Marinus Van der Lubbe a permis à ces bergers d'étaler leurs grossières malices et leur incroyable veulerie. Si l'acte du jeune ouvrier hollandais n'avait eu comme conséquence que d'arracher les masques, ce serait déjà assez pour le justifier.

Mais le règne de ces mauvais bergers passera bientôt, tandis que l'esprit qui guida le bras de Van der Lubbe restera vivant et éternel et nous sauvera.

ERNESTAN.

Aux nouveaux lecteurs

Ce journal, soucieux de la vérité, accorde, dans la mesure du possible, à toutes les opinions, la liberté de s'exprimer dans ses colonnes. Par le fait même, inutile d'ajouter que certains articles sont parfois loin de représenter la pensée de la direction du « Rouge et Noir ».

Le Temps chez Hitler



Très drôle, cette nouvelle « rature », comme par hasard, par l'Agence Havas, mais publiée par l'Agence Fournier, le 13 décembre :

« Le chancelier Hitler a reçu ce soir le directeur du journal « Le Temps », M. Chastenet.

» Dans la matinée, M. François Poncet avait offert un déjeuner de vingt-deux couverts en l'honneur de M. Goebbels. M. Chastenet, qui était au nombre des invités, a pu s'entretenir longuement avec le ministre de la propagande du IIIe Reich. »

Le « Temps » lui-même semble avoir ignoré l'honneur qui a été fait à son directeur... En tout cas, il n'en a point parlé.

Qu'a bien pu avoir à dire ou à demander M. Chastenet, mandataire du Comité des Houillères (co-propriétaire du « Temps ») avec le Comité des Forges) à Hitler et à Goebbels ?

Et l'ambassadeur de France, M. François-Poncet, qui a offert le repas, était en liaison étroite, naguère, avec le Comité des Forges. C'est même celui-ci qui le fit nommer à la résidence de Berlin.

N'oubliez jamais

... que le meilleur soutien moral et matériel que vous puissiez apporter au « Rouge et Noir », c'est de vous y abonner. Un abonné est beaucoup plus précieux à l'existence d'un journal qu'un lecteur au numéro.

Si vous voulez que ce journal vive, qu'il se développe, versez immédiatement 45 francs au compte-chèques postal 2883.74! Vous aurez ainsi deux satisfactions : celle de nous avoir apporté un appui effectif, et celle de trouver chaque mercredi matin — et ce jusqu'à fin 1934 — le « Rouge et le Noir » dans votre boîte aux lettres.

A moins que, chose plus courante encore, le général Johnson ait déjà un emploi de directeur réservé dans une de ces usines, pour le jour où il prendra sa retraite.

Aux lectrices du Rouge et Noir

La couturière Gabrielle Tanrez fait savoir que, durant la morte saison, elle accepte les arrangements et transformations de robes, manteaux et fourrures, ainsi que les travaux à façon. Un conseil n'engage à rien. Fixez-lui rendez-vous par téléphone, au 12.18.00, rue Ernest Allard, 33, Bruxelles.

Un petit malin

Presque tous les spécialistes de bonne foi ont affirmé l'impossibilité de défendre une population contre une attaque par les gaz. De nombreux savants ont reconnu cette impossibilité; des congrès de chimistes et de médecins l'ont confirmé. Il y a des gaz qui traversent les vêtements, même le cuir des chaussures, et viennent brûler les chairs...

De la blague, tout ça, écrit et dit partout le colonel Stevelinck. J'ai trouvé le système de protection idéal, avoue-t-il modestement.

Et c'est ainsi que la semaine dernière, à Verviers, au cours d'un meeting où parlait également M. Bovesse, le brave colonel dévoila son secret aux auditeurs éberlués. « Ce n'est pas difficile, s'écria-t-il, vous prenez un morceau de vieille chambre à air, un bout de mica et une vieille boîte à conserves, et vous avez de quoi vous fabriquer un masque garanti, inaltérable et d'une efficacité étonnante. »

Les Vervétois n'en sont pas encore revenus, et l'avis général est que le brave colonel travaille du képi. Quant à M. Bovesse, lui, il n'a pas encore fini de s'en taper le derrière par terre.

chers à M. Devèze, mais, raisonnablement, indiquait les remèdes susceptibles, à son sens, de mettre fin aux nombreux cas de refus de service. Horreur! il ne préconisait ni le poteau d'exécution, ni le baigne à perpétuité, mais citait en exemple les très nombreux pays où existe un Service civil pour ceux à qui répugne le métier des armes. Et, miracle ou inadver-tance, cet article parut!

C'en était trop! Dès le numéro suivant de la dite revue libérale, une « autorité » se mit en devoir de rabrouer vertement le jeune professeur audacieux. Et d'invoquer le Roi et la Patrie et la Reine-Infirmière et le Lion national et le Drapeau et de multiples autres accessoires. Bref, l'« autorité » du parti libéral répondit à des arguments par des inepties et des lieux communs.

Ce qui montra son honnêteté.

Mais comme ce grand homme était en même temps bourgmestre de la commune où professionnel son jeune contradicteur, il le révoqua. Ce qui montra son honnêteté.

Un flambeau qui fume

M. de Laveleye vient également de faire l'expérience de cette fameuse « tolérance » et « liberté de conscience » chères (ô combien!) aux libéraux.

Ce n'est point cependant qu'il soit bien subversif, M. de Laveleye, ni bolchevik, ni activiste... Alors ?

Voilà : M. de Laveleye, trop intelligent que pour accepter volontiers l'idéal du crétinisme vers lequel tendent la plupart des « penseurs » libéraux d'aujourd'hui, se permet parfois d'avoir des idées. Circonstance aggravante, ces idées seraient nettement réprouvées par le Général Boum, et même par le sergent-clairon du 10e de ligne.

Ainsi, il a osé, dans un article paru dans le « Soir », mettre en

doute la responsabilité unilatérale de l'Allemagne dans la guerre de 1914. Après quoi, il a osé exprimer timidement l'avis qu'au lieu de bomber le torse, prononcer des discours provocateurs et jouer aux matamores devant les Allemands, il serait peut-être plus sage pour tout le monde d'envisager une politique de conciliation et de paix.

C'en était trop! « Un Boche, ce de Laveleye! Un défaitiste, ce libéral! » A peine si l'on n'a pas affirmé qu'il était vendu à Hitler.

Et c'est pourquoi la direction de la revue « Le Flambeau » fut enlevée à M. de Laveleye...

Et c'est pourquoi le « Pourquoi Pas? » s'en réjouit comme une vieille folle...

Et c'est pourquoi il n'y aura bientôt plus un homme indépendant dans le grand parti libéral. Et c'est pourquoi les revues libérales ne trouvent plus de lecteurs que parmi les gendarmes, les fonctionnaires gâteux et les membres du Comité central industriel qui se piquent de littérature.

Business

Un communicant d'agence informait, il y a quelques jours, que le général Johnson avait mis son veto définitif à la requête du département d'Etat qui lui demandait de charger un de ses représentants de surveiller l'application de la charte des fabricants de munitions. Le brave général américain a daigné expliquer son refus en un rapport aussi remarquable que laconique. Il a informé ce département d'Etat qu'il s'occupait de choses qui dépassaient sa compétence, que ce qui lui importait à lui, général Johnson, c'était le profit de l'industrie et non l'internationalisme! (sic).

Après quoi il est probable que, d'ici quelques années, on découvrira — comme pour un certain Shearer — que le général Johnson était à la solde des munitionnaires ou gros actionnaire d'une usine d'armes.

NOUVELLE

Les Canarons

Les Canaron sont frères et jumeaux. Il semble que le lien qui, dans le ventre de leur mère, rattachait leurs vies semblables, n'ait pas été coupé. Leurs deux corps obéissent à une seule pensée ou à deux pensées identiques commandant simultanément, synchroniquement et se contondant toujours en une seule. Si bien que ces deux corps, si étrangement pareils, ne font en réalité qu'un seul être à deux têtes, à quatre bras et à quatre jambes.

Ils sont nés dans un petit village du Morvan, où les maisons sont encore couvertes en chaume et où le cœur des gens est dur comme le granit. Ils étaient placés tous deux comme valets de ferme chez le même patron. Ils bâchaient ferme, silencieusement, et vaiaient ce que peuvent valoir deux gars primitifs qui l'on n'a jamais caressés ni éduqués. On les disait très sérieux et « près de leurs intérêts » parce qu'ils revenaient chaque soir, par souci de ne rien perdre et sachant que l'engrais humain est excellent, fier dans le jardinier paternel.

Ils étaient les amis de six enfants et aidaient leur père à nourrir la maisonnée. On disait de leur mère :

— C'est une vraie lapine.

Un jour, exténué, le père Canaron mourut. Les deux jumeaux rapportèrent intégralement leur paye à la maison. Mais, au lieu de raccommodez le linge et de faire la soupe, la Canaron, prolixe, continua à enlanger. Châtaîns au temps du mari, les nouveaux-nés furent noirs à l'époque où les Espagnols coupaient les bois, et roux par la suite, roux comme le voisin, savetier.

L'argent manqua. Les amis demandaient chaque soir leur gain journalier. Impatiente, le maître leur dit :

— Vous n'allez donc pas bientôt prendre une truelle de mortier et lui « enrocher » la « caniche » ? Déguenillés et las, les Canaron s'entre-regardèrent. Ils pensèrent que le patron avait raison, que la machine altérée de leur mère était la seule cause de leur misère et ils croisèrent à nouveau des lueurs mauvaises.

Il fallut que, précisément, ils trouvent, cette nuit-là, le savetier attardé qui buvait leur vin, la Canaron débarrassée sur ses genoux. Et, à la lueur coiteuse de la lampe parasite, ils virent le taudis infect : la couche sale et défective ; la rare vaisselle traînant, grasseuse, sur la table bancale ; le linge merdeux pourrissant dans les

coins. Et partout, dans l'autre, des mioches en lambeaux, ronnant ou mangeant leur morve, assommés d'avoir trop crié leur pain. Ils virent tout cela, les Canaron, et, l'ayant vu, ils résolurent ensemble, muets et tarouches, de donner là-dedans un fameux coup de balai.

Saisissant le savetier qui cherchait à tuer, ils le pendirent en un tour de main à un crochet du plafond ou naguère, au temps de leur modeste aisance, avaient séché des jambons. Attrapant leur mère, ils la plierent, la cassèrent, ramenant sa tête vers ses pieds, et l'attachèrent ainsi, écrasant son ventre une fois de plus fécondé, l'arrondissant en rollmops hurlant. Puis, ayant poussé dehors la petite voiture qui avait promené successivement tous les petits Canaron, ils la chargèrent du fardeau d'au moins deux vies et la lâchèrent.

Ils habitaient une bicoque en haut d'une pente raide et, dans le bas, c'était le ravin où coulait la rivière. Ils virent, les Canaron ; ils virent au clair de la lune, amusés, la voiture aller, d'une vitesse croissante, heurter le petit parapet, s'y écraser et s'y dresser, ébernant un paquet rond qui sauta dans le vide avec l'élégance d'un acrobate.

Les gendarmes, le lendemain, avaient emmené les Canaron. Les voisins qui, de son vivant, agoniaient la victime et souhaitaient sa mort comme une délivrance publique, n'en chargèrent pas moins implacablement les criminels. Eux restaient muets. Il n'y eut qu'à l'audience, lorsque le président leur demanda une dernière fois s'ils n'avaient rien à dire, qu'excédés, ils crièrent ensemble : « Merde ! » ; mais c'était à l'adresse de tous : du public comme au président, au procureur aussi bien qu'à l'avocat.

Les Canaron furent condamnés à mort. Lorsque le gardien de la prison les éveilla, au matin fatal, ils ne prononcèrent pas une parole. Mais une fois sur le lieu du supplice, devant la machine de mort, ils eurent peur. Ils comprirent qu'ils n'étaient pas qu'un mais deux êtres différents, et qu'une force impitoyable, brisant leur dualité, les séparerait à jamais. Alors, illuminés soudain, ces gars primitifs qui n'avaient jamais reçu ou échangé un seul baiser, se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre et, s'étreignant avec passion, pleurèrent abondamment.

Henri HISQUIN.

PACIFISTES !

Le Rouge et le Noir vous demande votre appui. Il vous demande de l'aider à vivre en vous abonnant.

Il n'est pas un numéro de ce journal qui n'ait combattu pour la paix. Le Rouge et le Noir fut le seul organe à prendre résolument et nettement la défense des objecteurs de conscience en danger. Non pas tellement nous étions persuadés de la valeur de l'objection de conscience que parce que notre conscience, à nous, nous imposait la défense d'honnêtes gens injustement frappés.

Demain, comme hier, il sera le seul à défendre les pacifistes, à dénoncer la guerre qui se prépare. Dans les jours qui viennent, il sera encore souvent seul, isolé, à combattre contre tous. Dès à présent, groupez-vous autour de lui. Aidez-le dans sa lutte. Abonnez-vous ! Faites-lui de nouveaux abonnés !

Aujourd'hui même, versez quarante-cinq francs au compte-chèques postal 2883.74, et ce journal vous parviendra jusqu'à fin 1934.

Nécrologie

Le père de notre ami Walter Dauge, militant socialiste, est mort le jour même où celui-ci s'entendait condamner à quatre mois de prison sans sursis à la suite d'un discours politique. Déjà Walter Dauge, il y a quelques semaines, pour son action politique encore avait été révoqué de l'I. N. R. Le destin et les hommes frappent trop cruellement ce jeune militant socialiste pour que nous ne lui marquions ici notre sympathie. Le père de Walter Dauge, mineur borain, s'était imposé de durs sacrifices pour permettre à son fils d'échapper à la mine. Il était fier et à bon droit de le voir se lancer avec tant d'ardeur et de talent dans la bataille sociale. Et quand il le pouvait, il suivait ses fils dans les meetings et même au prétoire avec une telle pitié et une telle affection que nous nous imaginons aujourd'hui quelle doit être la peine de notre ami de voir partir son père avant que lui-même ait gagné la cause pour laquelle il lutte avec courage. Qu'il trouve ici nos sentiments d'affectueuses condoléances. La mort est la seule chose contre quoi on ne peut lutter ni se battre, mais il est une bataille que Dauge a entreprise et qu'il doit poursuivre. C'est parce qu'il est attaché à une cause que nous croyons bonne et juste que nous formulons le vœu qu'il persévère dans la lutte.

HASARDS DE LA PROVINCE

Rencontre avec Georges Dulonge

Il fallait bien que je vienne m'installer à Verviers pour rencontrer Georges Dulonge. Ce gros garçon tégmatique, grâce à qui, on s'en souvient, le « Rouge et le Noir » publia de si délicieuses « négrieres », jouait au zanzi à l'Hôtel des Ardennes. De temps à autre, je le voyais lever la tête, humer l'air et dire : « Ça pue ici ! » Personnellement, je ne sentais rien d'anormal. Intrigué à la fin, je m'informai près du garçon :

— Naturellement, Monsieur, qu'il ne pue pas ici. C'est une idée qu'il a ce client. Il n'y a qu'au Congo que « ça ne pue pas » ! Nous sommes habitués.

— Soixante-sept, disait près de moi la bouche dégoûtée... Ça pue, ici ! Tu ne sens rien, toi, René ? Mais non, René ne sentait rien. Ni personne. Le garçon l'a bien dit : c'est une idée.

Damel Quand on découvre l'Afrique avec des yeux de vingt ans et qu'on en fait, au fil des jours, le miel de l'esprit, la vie des poumons, il est peut-être permis, même au café, d'avoir des réflexions. Tant pis si elles ne sont pas au goût de tout le monde.

Dans ce Verviers sans gloire et qui languit, paralysé par ses angoisses trop nettes, il arrive que Dulonge et moi, par distraction, nous parlions du Congo. Et je n'ai pas tardé à faire cette découverte qu'il y a, dans le cœur de Dulonge, un beau nègre, déconcertant et pur, qui sommeille et rêve de ciels magnifiques, de costumes multicolores, de créatures bronchées qui font l'amour dans le maïs, sous une ombrelle, de palmiers qui chantent dans le vent... A Kabinda, Lubaki chausse des lunettes de motocycliste pour tourner ses ivroires et dessiner des éléphants roses. Pour utiliser ses loisirs, Joseph Mokadi, du service dactylographique, a installé une machine à coudre dans son bureau. Henriette Nyota Koho se plaignait amèrement des hommes, qui lui ont pris, un soir, avec autre chose probablement, sa carte d'identité. Le beau pays !

Repardir ? Bien sûr qu'on y songe. A entendre siffler les trains, Dulonge devient triste. Repardir ! Hélas ! Dulonge n'est pas fonctionnaire et il n'a jamais fait qu'une pâle apparition, place Royale, le jour où il s'est amené avec les aquarelles de Lubaki dans sa valise... « La plus grande joie de ma vie ! s'est écrié Gaston-Denis Périer. Laissez-moi faire, mon garçon. On va voir ce qu'on va voir... » Ce qu'on a vu ?

Les œuvres de Lubaki, au Palais des Beaux-Arts, encadrées de pauvre bois blanc. Malgré des notices adroites, le public habitué trouva la chose bien maigre. M. Périer accueillit le « jour » sans broncher.

— C'est bien tout ce que vous avez rapporté d'Afrique ? demanda-t-il à Dulonge.

Modestement, Dulonge exhiba des contes nègres, des notes, des projets.

— La plus grande joie de ma vie... s'exclama une nouvelle fois M. Périer. Laissez-moi faire, mon garçon. On va voir ce qu'on va voir...

Quelque temps plus tard, les Editions de l'« Eglantine » publiaient ce livre curieux et peut-être unique : « L'Elephant qui marche sur des œufs », préfacé par M. Périer et illustré par le nègre Thielatendo.

Il faut reconnaître à M. Gaston Denis Périer la qualité de persévérance, un optimisme solide, une foi coloniale qui eût sans doute fait des prodiges si M. Périer avait, un jour, risqué le voyage de Léopoldville... Quoi qu'il en soit, malgré son titre, le bouquin susindiqué n'eut qu'un succès tout relatif. Seule, l'Académie Française lui décerna une médaille d'or. En Belgique, rien. Parlez-nous d'un roman de M. Jadot, des poèmes de M. de Bouveignes, des peintures jades d'Allard l'Ollivier... Voilà de la bonne marchandise ! Mais des tables où les poissons portent monocle et couchent avec les éléphants, où des bicyclettes se disputent avec la lune, où les étoiles voyagent en chemin de fer... Ce n'est pas à nous, gens civilisés, qu'on peut encore servir des bourdes pareilles... quoi ?

Cet insuccès devait aigrir Dulonge. Peut-être M. Périer n'aurait-il pas fait tout ce qu'il eût fallu ?... Toujours est-il que Georges Dulonge, un beau matin, s'en vint trouver M. Périer :

— Cher Monsieur Périer, lui dit-il sur un air faussement contrit, j'ai une confidence à vous faire. Lubaki...

— La plus grande joie de ma vie... Pardon ! Et bien quoi, Lubaki ?

— Lubaki n'existe pas. Lubaki, c'est Carlo Rim... et moi.

M. Périer faillit bien s'allonger une attaque.

— On me l'avait dit, gémit-il, congestionné par l'émotion, que l'art nègre, au fond, c'était de la foutaise !

Puis, soudain grandi par l'indignation, fulminant et comique :



Spa

La Source de la Reine, exploitée par Spa-Monopole, est l'eau de table et de régime des arthritiques.

Les treize chansons de Pilou, chien

(Extraits)

PAR PHILOSTÈNE COSTENOBLE

Notre ami le poète Philostène Costenoble, croque-mort de son état, vient de terminer un nouveau recueil : Les treize chansons de Pilou, chien.

Nos lecteurs liront avec plaisir, nous en sommes persuadés, cinq de ces chansons particulièrement bien venues.

I
Je ne fais pas le beau
je suis beau regardez
avec un blanc morceau
de sucre sur le nez.

Fi le chien qui s'entête
parce qu'il est glouton
à faire le bipède
le sucre n'est pas bon.

On finit par grossir
et souffrir de la tripe
ou grossir c'est vieillir
je suis chien de principe.

II
Ils sont heureux les chiens
ils font pipi dans la rue
et on ne leur dit rien.

Je méprise ces chiens
c'est être heureux de rien.

Encore une légende de fichue
celle des chiens qui sont heureux de faire
[ça dans la rue.

Moi je démens l'adage
je pisse partout
sur les paliers à chaque étage
selon ma fantaisie
mon humeur mon envie
et mon goût.

III
Celui qui fait wou-wou
est un fou
celui qui fait wa-wa
est gaga
fermer le bec
est le nec
plus ultra
le bonheur
au bonheur

IV
La sayate est mon grand amour
elle m'adore
je la dévore
la déchire la mords tout au long du jour.
Mais déjà elle me lasse
il n'est d'amour qui ne passe
et je suis épris
d'une bottine
fine
à bout verni.

V
Chaste en toutes saisons
je dis les chiennes fades
dédaigne leurs parades
et leurs propositions,

Comme ces bas de murs
et pieds de réverbères
aux odeurs délétères
qu'y laissent les impurs.

Je suis un chien de race
pourquoi multiplier
et me mégalier ?
Que ma race s'efface.

Barcelone

Les maisons de danse



A Barcelone les gens pressés flânent et les autres ne font rien. Raison péremptoire pour s'asseoir en un lieu agréable.

Les maisons de danse font partie de l'Espagne au même titre que les corridas. Mais il ne faut pas s'y rendre pour découvrir « l'art pour l'art ». Ce sont des lieux réservés aux amateurs d'atmosphère locale.

L'art s'y manifeste quelquefois en éclair. Le coup de tonnerre qui suit : un « i Olé » lancé par toute une salle, révèle un public spécial.

Nul public ne vaut le public espagnol. Perspicace et sensible, rien ne lui échappe. Il est impitoyable. Plus d'un torero malchanceux ou maladroit a connu la table d'opération pour avoir reçu une bouteille sur le crâne. Plus d'un joueur de football fut ramené dans le vestiaire parce qu'une pièce de dix centimos avait rebondi sur sa tête.

La petite danseuse aux genoux cagneux esquisse un sourire las qui sollicite grâce. D'aucunes regardent la salle avec des yeux luisants de haine. Une haine de catalane.

Mais quand elles sont belles sensuellement belles, comme Emma Marques, alors...

Elle entre en scène pour « sa rumba. Cuisse nue, elle avance cambrée, de cette démarche pide, saccadée des « chifas » maisons de danse.

Un sourire en coin se lève à lèvre au rouge incendiaire danse, imprévue, surtile, mèche de cheveux rebelle tombe sur le nez. Le roi de reims de Marques est garant.

Certains jours, elle se dace jusqu'à longer le proscenium. Son sourire disparaît. Ses grands yeux noirs fouillent l'obscurité qui l'emprisonne dans le rayon du projecteur.

« Est-ce aujourd'hui qu'ils me violeront ? » Un souffle passe dans la salle. Quelqu'un crie : « Guapa ! » (à la fois belle et charmante.) Une voix rauque répond :

« Faut pas le lui dire. Elle le sait. »

Le jeudi et le dimanche, de vieux paysans viennent rafraîchir leur peau à l'ombre des chifas. Ils sont là, bien sages, chausés d'espadrilles noires, serrant entre leurs genoux un vénérable parapluie. Ils sont immobiles, tristes. Depuis longtemps ils savent que l'accès des loges du premier étage coûte une bouteille de mauvais champagne, 25 pesetas. La terre ne rapporte pas cela.

Les maisons de danse ? N'y allez pas pour entendre de la musique espagnole. Le plus souvent l'orchestre serine « Carmen ».



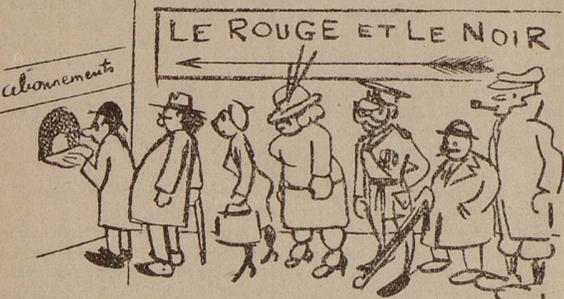
Par ordonnance de police, le port du cache-sexe est obligatoire pour les « artistes ». Maintes fois il glisse jusqu'aux genoux ou disparaît dans les coulisses.

Les gestes obscènes ne sont pas rares, il est vrai. Mais celles qui les commettent ont fait un séjour à l'étranger.

Il y a des chanteuses également. Pauvrettes ! Une ardoise tendue à bras d'homme donne le titre de la chanson.

Chaque chanteuse paraît deux fois. La première chanson est agrémentée d'une danse du ventre qui laisse loin derrière elle, celle exécutée par nos « mufles », passées au brou de noix, qui s'exhibent dans nos foires annuelles.

La seconde chanson est le prétexte à un déshabillage intégral. Le public rigole. Les appels se croisent. Des loges du premier,



ABONNEZ-VOUS au « ROUGE ET LE NOIR ». Jusqu'à fin 1934 : 45 francs à verser au Cpte-Ch. Post. 2883.74.

LE THEATRE

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS
LA FRANCONNERIE

Eh! bien non! Que d'autres s'extasient, parlent d'épopée, de tragédie moderne, de poème épique, je ne saurais point à leur enthousiasme. On! je sais bien qu'on résiste difficilement au très grand talent de Paul Raynal, un des poètes les plus incontestables du théâtre contemporain. Déjà, avec *Le Tombeau sous l'Arc de Triomphe*, il nous avait éblouis par l'accent pathétique de son dialogue, la puissance de son verbe, le lyrisme et la grandeur dont sa pensée est constamment soulevée. Mais il faut se soustraire au charme irrésistible qui se dégage de son théâtre parce que, malgré lui, malgré son humanité poignante, il continue d'exalter la guerre, de la proposer aux hommes comme une enivrante aventure et de nourrir en eux, sinon la rancune et la haine, du moins le goût malsain d'une certaine gloire...

Oui, Paul Raynal, il faut que cela cesse. Plus que jamais, il est urgent de ruiner le prestige de la guerre. Dans cette *Franconnerie*, il n'est question que de tactique militaire, de victoires remportées. Tout votre deuxième acte n'est qu'un long cours de stratégie. Quel jeu passionnant, n'est-ce pas? messieurs les Officiers, que ce grand mouvement des hommes armés sur la carte de l'Europe. Ont-ils un cœur, une âme, une chair souffrante? Non point. Ils sont, dans votre main, des pions sur un échiquier. Il est facile de chanter un hymne à la France, d'exalter la patrie, de soulever l'enthousiasme de gens bien assis et hors de danger. Mais, derrière votre lyrisme, je vois des hommes qui saignent, qui souffrent, qui meurent, sans avoir eux, comme vous, de si hautes raisons d'être immolés. Cessez ce jeu, je vous en prie, et réservez vos chants, votre ferveur et votre immense talent à d'autres causes plus justes et plus humaines.

Marie Bell, Vera Korène et Maurice Donneaud, tous trois de la Comédie-Française, ont interprété *La Franconnerie*, de Paul Raynal, avec un courage et une vaillance auxquels il convient de rendre justice.

AUX GALERIES
La Fille à Lévy

Vous voulez du juif? Eh! bien, en voilà! Pas de l'authentique, pour sûr, mais du juif conventionnel comme on l'aime, avec le petit accent, le nez crochu, la roublardise, le sens des affaires. Le juif rigolo, quoi! Toutes les petites histoires juives que vous avez pu lire dans les magazines de troisième ordre, vous les retrouvez dans *La Fille à Lévy*, de Jean Sarrus et André Falco. En plus de cela, les auteurs ont imaginé une intrigue dont la banalité n'a d'égale que la fadeur. Jugez-en: un jeune homme doit épouser une jeune fille riche — la fille de Lévy — mais cette jeune personne, pas plus que lui, ne désire ce mariage. Alors ils décident de rouler leurs parents en simulant l'amour et ils arrivent, par je ne sais quel détour invraisemblable, à rendre cette union peu souhaitable à ceux-là même qui l'avaient décidée. Et ainsi chacun des deux jeunes gens pourra rejoindre et aimer à son aise l'un la petite ingénue pauvre que son cœur a choisie, l'autre le petit gigolo qui possède une bagnole et danse si bien...

Max Dearly et ses camarades se dépen-

sent sans compter pour que le public s'intéresse à ce petit divertissement scénique; et, grâce à leur talent, ils y réussissent parfois. Nous avons remarqué le jeu très délicat et nuancé de Colette Broido, une jeune comédienne dont la sensibilité mérite certes un meilleur emploi.

AU PALAIS DE TE

Le programme de cette semaine offre une série de numéros de music-hall qui, sans être sensationnels, ont cependant de la tenue et même un certain attrait. On applaudit tour à tour Harry et Flipp, danseurs fantaisistes, le Trio Roulette dans ses jeux romans, Henry et ses chiens savants, les jongleurs Wormeys, et les clowns musicaux Fernando Jardy's Trio.

La deuxième partie du programme débute par une charmante exhibition des Jolly Sisters; puis se succèdent avec brio les Verrecchia dans leurs démonstrations de force dentaire, le diseur Novil dont le répertoire ne manque pas d'esprit, la troupe cycliste des Novellis et enfin Den Tismit, sauteurs arabes d'une déconcertante agilité.

Paul Florendas et son orchestre exécutent une paraphrase rythmique de Tannhäuser avec une inconscience et une légèreté impardonables.

Marcel DEHAYE.

AU THEATRE ROYAL
DE LA MONNAIE

La Direction vient de décider de réduire considérablement, à partir du 1^{er} janvier, le prix des places de première catégorie. Les fauteuils d'orchestre et les premières loges de face se vendront dorénavant 25 francs; le balcon, les premières loges de côté, les baignoires et le parquet, soit plus de 400 places : 20 francs.

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le chœur parlé des Renaudins

La remuante équipe de jeunes interprètes que dirige Madeleine Renaud, du Vieux-Colombier, qui s'est déjà fait valoir à Bruxelles, au cours de ces deux dernières années, va bientôt donner la deuxième séance de sa saison 1952-1953. Dans la Salle de Musique de Chambre du Palais des Beaux-Arts, elle présentera le dimanche 7 janvier, à 3 heures, une série d'œuvres qui seront toutes de « première exécution » à Bruxelles. Le programme comporte en effet: *Les Bacchantes* d'Euripide (fragment) dans l'excellente traduction Mario Meunier. Pour cette œuvre, M. Herman Teirlinck, professeur à l'Institut des Arts Décoratifs, a bien voulu assurer sa collaboration scénique.

Du grand auteur anglais G.-K. Chesterton, dont les œuvres sont presque inconnues en Belgique: *Léopante*, poème épique, pour lequel Fernand Quinet a spécialement composé un commentaire musical.

L'équipe créera ensuite *Notre monstre quotidien*, inédit de notre compatriote Pierre Bourgeois, avec une décoration scénique du peintre Stobbaerts.

Enfin, une fantaisie du poète Jacques Prévert, *Un Dîner de Têtes à Paris-France*. Cette œuvre sera complétée par la projection d'ombres dues à l'esprit caustique et charmant de notre compatriote, le dessinateur Rali.

Prix des places : 20, 10 et 5 francs.

Expositions

A L'ATRIUM

L'Art Vivant au Pays de Charleroi

Une équipe de tous jeunes gens même avec courage dans le pays noir, noir et stérile, la lutte au nom de l'Art Vivant.

On est obligé de leur reconnaître une maturité extraordinaire. Marin oppose dans une facture rapide des noirs profonds à de belles taches claires. Moos contourne la ligne et stylise en évoquant certaines lourdeurs archaïques. Camus possède une habileté incontestable. Gilbert Dumont travaille par masses très simplifiées. Delmotte, inégal, présente un Chemin de croix — c'est son affaire — et quelques dessins au lavis parmi lesquels il y a du bon. J'ai noté les nos 77, 75, 83 et 89 du catalogue comme les œuvres les plus sincères et les mieux établies.

Le sculpteur Darville a du style; son art est ferme, concis, hermétique. La surface est polie et l'ensemble dépoli, en général.

Le photographe Chapeyey, bien connu dans les milieux photographiques, expose un trop grand nombre d'épreuves. Certaines atteignent un haut degré de musicalité linéaire. Notons les nos 90, 95, 97, 105, 107, 115, 126, 127. S'il veut s'en tenir à des œuvres de ce genre et laisser tomber les autres, il s'assure une place dirigeante parmi ceux qui veulent faire de la photographie un art égal à la gravure. Wasterlain, que le public connaît, présente des sculptures bien équilibrées et d'un style pur.

Revenons aux jeunes. Il y a lieu de les encourager, sans hésiter: ils sont sur la bonne voie. Mais qu'ils ne s'exaltent pas. Tous, sauf Marin, doivent chercher une forme personnelle. Camus est tributaire de Rik Wouters et Lucy Moos de Foujita. Le « Saint Georges » de Darville est un plagiat. Gilbert Dumont, Delmotte, Moos doivent éviter de tomber comme leurs voisins de l'école de Mons dans les effets de cuisine. Laissons-là le torchon, le bidon d'essence, les grattages, les coups de loque, le glacis et faisons de la peinture sans recette pour garder le souci de l'inspiration sincère. Camus, avec son coloris tendre, risque fort de tomber dans la sucrée. Une discipline sévère lui sera nécessaire.

AU CERCLE LEONARD DE VINCI
L'Art en U. R. S. S.

Ce Cercle est fondé et dirigé par des élèves de l'Académie des Beaux-Arts. Mme Heligers a mis les auditeurs au fait de la vie matérielle de l'artiste en U. R. S. S. après un aperçu rapide sur l'éducation artistique. Les tendances de l'art en U. R. S. S. n'ont été qu'effleurées. On y reviendra. Mais gare à la casse. Les organisateurs ont de l'audace. Mais cette audace ne s'étend pas à l'Art. Au Cercle de l'Académie, l'académisme règne en maître. Ohé! Camion, son-cé des nativités que tu nous feras peindre en fresque dans les réfectoires de la société future?

GALERIE MANTEAU

Le graveur Schönberg

Mauvais. Du dessin documentaire sans style ni interprétation. Pourquoi exposer cela chez Manteau? Ch. PIRON.

CERCLE D'ART DE L'U. L. B.

Exposition des œuvres de membres du Cercle, à la Maison des Etudiants, rue Héger 22, du 4 au 11 janvier, de 10 à 12 h. et de 2 à 4 h., avec la participation de Milo, Van Overstraeten, Colette et Servranckx, invités.

LE CINÉMA

REVUE DES FILMS

LA VIE PRIVÉE
DE HENRY VIII

d'A. Korda.

Il serait ridicule de le contester: tout l'intérêt de ce film, et son seul intérêt, consiste dans le jeu étonnant de Charles Laughton. Sans lui, la « Vie privée de Henry VIII » serait une compilation oiseuse d'anecdotes historiques, étayée par un dialogue copieux, un film honnête, distingué, et ennuyeux. Grâce à lui, il ne s'agit plus que de la formidable réincarnation d'un homme, terriblement humain, et dont la seule présence fait perdre toute importance au décor qui l'entoure.

« La Vie privée de Henry VIII » ne fait que confirmer ce que nous savions déjà: à savoir que, laissant loin derrière lui Jannings et ses imitateurs, Charles Laughton est le plus extraordinaire comédien de ce temps.

PACK IN YOUR TROUBLES
(« Des sans-souci »).

Je ne connais que Buster Keaton pour avoir poussé aussi loin que Laurel et Hardy l'esprit quasi délirant de ce confusionnisme catastrophique, à cent lieues du lyrisme purement cérébral des frères Marx.

Je ne connais aucun comique qui ait poussé plus loin que Stan Laurel l'expression de cette débilite mentale dont le caractère primordial est l'absence absolue de tout sentiment d'auto-critique.

Par certaines trouvailles de la seconde partie du film, « Pack in your troubles » est une de leurs meilleures bandes.

L'ADIEU AU DRAPEAU
de Frank Borzage.

Il est difficile de rendre Frank Borzage (l'auteur de cette admirable « Femme au corbeau ») responsable des défauts de son film, qui résident surtout dans un doublage absurde et dans les triptages de la censure française, commandés, semble-t-il, par la plus navrante incompréhension.

Grâce à eux, certains personnages du livre d'Hemingway (Rinaldi) sont devenus d'insupportables fantoches parlants. Grâce à eux, la désertion et la fuite du jeune lieutenant Henry deviennent parfaitement incompréhensibles, et le sens profond de l'« Adieu au drapeau » échappe à peu près totalement au spectateur inaverti... Mais ne serait-ce pas précisément là le véritable souhait des censeurs de la « nation amie »?

Louons encore Frank Borzage, s'il n'a pas toujours réussi à transposer à l'écran le climat particu-

lier du grand livre d'Hemingway, d'avoir respecté sa grandeur, et celle de ses héros, magnifiquement interprétés par Helen Hayes et Garry Cooper.

BOUQUET DE BLUES est la seconde bande que tourne Duke Ellington, la première étant « Black and Tan ». Chacune, sans grand intérêt visuel (si l'on excepte la fin de « Black and Tan »), compte au moins un instant culminant: c'était, dans la première, la mort de la danseuse accompagnée par le chant des noirs et l'admirable « Black and Tan fantasy »; c'est, dans la seconde, Ivy Anderson chantant « Stormy weather » et tout l'ennui du monde.

Le cinéma n'attend plus autre chose — ni nous de lui — que de pareilles révélations.

G. D.

LE STUDIO
du Palais des Beaux-Arts

présente
dans deux salles du Palais des Beaux-Arts

La triomphe de l'écran

La vie privée
de Henry VIII

GRANDE SALLE : Spectacle à heures fixes : 2 h. 30, 4 h. 45, 7 h., 9 h. Location ouverte tous les jours de 11 à 21 heures.

PETITE SALLE : Spectacle permanent de 2 heures à minuit. Places de 7 à 15 h.

ELDORADO

La femme qui trompe son mari
mérite-t-elle la mort?

Le Baiser
devant
le Miroir

Grand film social avec

Nancy CAROLL,
Frank MORGAN,
Gloria STUART,
Paul LUCKAS.

Production Universal-Films.

Enfants non admis.

CARREFOUR
6, Place Madou, 6

POUR LA PREMIERE FOIS
A BRUXELLES.

Version française de

JE SUIS
UN EVADE

avec

PAUL MUNI

AMBASSADOR

9, rue Auguste Orts, 9

DE L'ENTRAIN

DE LA JOIE

DU RIRE

avec la grande vedette du jour

Armand Bernard
dans

Paris-Deauville

Enfants non admis.

Calendrier
des concerts

Jeudi 4 janvier :

20 h. 30. Concert Ysaye. Récital Cortot consacré aux œuvres de Chopin. (Grande Salle du Palais des B.-A.)

Samedi 6 janvier :

20 h. 30. Gala de la Fantaisie. (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts.)

Lundi 8 janvier :

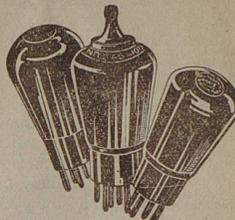
20 h. 45. Trio Casella. (Maison d'Art.)

20 h. 30. Audition de chants et de poésies, par Mme et M. Omer Billiet. (Salle de Musique de Chambre du Palais des Beaux-Arts.)

CONCERTS YSAÏE

Le deuxième concert d'abonnement aura lieu au Palais des Beaux-Arts, le jeudi 4 janvier, à 20 h. 30, avec le concours de l'éminent pianiste français Alfred Cortot. Le récital est entièrement consacré à Chopin et comporte les Vingt-quatre Préludes, la sonate en si bémol et dix Etudes des opus 10 et 25.

Location à la Maison Fernand Lauweyrens, 20, rue du Treurenberg, à Bruxelles.



TUNGSRAM

A.H. BOLYN, 75, rue Van der Aa, XL.

Visite à la Légion Nationale

Le premier devoir d'un polémiste ou d'un militant quelconque, à quelque parti qu'il appartienne, est bien de connaître et de comprendre ses adversaires.

Il est facile de leur jeter à la face les épithètes les plus péjoratives, que ce soit fascistes, réactionnaires ou révolutionnaires. Encore ne faut-il pas se griser de mots, généraliser abusivement. Une conception trop simpliste des théories à vaincre, des mouvements à abattre peut susciter de graves obstacles.

OOO

C'est dans cette conviction que je m'étais rendu à une conférence organisée par la Légion Nationale dans son local aux environs de la Porte de Namur.

Le compte-rendu que j'en ai établi (sans pousser la charge le moins du monde) résume à mon sens l'état d'esprit de cette organisation.

OOO

A l'entrée, un jeune homme fade, nageant dans une chemise bleu foncé, m'accueillit du salut fasciste.

Un escalier, un palier. Une salle minuscule blanchie à la chaux, et ornée de deux ou trois drapeaux belges, de vieilles chromos de nos gracieux souverains il y a vingt ans, et de deux fleurets croisés.

Dans un coin, un piano sur lequel reposait une affreuse petite statuette en simili-plâtre,

représentant un légionnaire en grand apparat, casque, bottes, etc.

Ajoutez à cela des guirlandes tricolores au plafond, et vous saisissez le décor.

OOO

Voyons l'assistance.

Une dizaine de bons petits jeunes gens éperdument moyens, blondasses, frisés et pustuleux. Assise au bord de sa chaise, l'inévitable veuve de guerre.

De temps à autre passaient d'un pas martial et dans un grand bruit de clés et de ferrailles deux escogriffes en chemises et bottes.

Dans un coin, un monsieur à col cassé, moustache en crocs, cheveux en brosse, constituait la claque.

Enfin, quelques jeunes filles, parmi lesquelles les classiques petites oies blanches, séduites sans doute par les deux jolis cœurs en bleu foncé.

OOO

Jusqu'ici donc, le spectacle était dans la salle.

Mais voici que s'ouvrit la scène, et aussitôt le spectacle fut sur l'estrade.

Mme van Tieghem de ten Berghe, présidente des Œuvres sociales (sic) de l'Action Féminine L. N. B., vint prononcer une allocution de bienvenue à M. Vanden Bossche (Eugène), volontaire de guerre.

De la personne elle-même, je n'ai gardé qu'un souvenir va-

gué. Mais la façon dont elle a fait son petit laïus, je ne l'oublierai jamais.

Improviser, c'était trop lui demander. Elle le lut donc. Mais avec une telle débauche de mimiques, de gestes, de petits pas, que cette lecture constituait une attraction de l'humour le plus fin. Ce n'était pas là une présidente de réunion, mais une très mauvaise débutante de Conservatoire à sa toute première répétition.

Ce qu'elle dit, je n'en sais plus rien.

Elle parla des « partis révolutionnaires rouges », avec des yeux qui lui sortaient de la tête et une bouche grimaçante. Puis elle passa la parole à l'orateur.

OOO

Et M. Vanden Bossche se leva. Oh! pas sans peine, car ce pauvre gros avait une peine inouïe à caser son ventre devant lui. Le portrait se complétait par une calvitie accentuée et une énorme moustache qui lui mangeait la bouche.

Il avait choisi comme sujet: « Pourquoi je suis nationaliste? » Faut-il dire qu'il n'a rien expliqué, rien justifié du tout? Il évoqua l'avant-guerre et ses kermesses aux boudins! Puis il partit d'une longue tirade fulminante, avec de brusques colères et des traits d'esprit (?) qui faisaient se pâmer l'assistance.

A un moment donné, il ris-

qua « Si j'étais au pouvoir... » L'instant d'après, le conditionnel était passé au futur!

OOO

Toute cette harangue de gros bourgeois bileux, ces arguments de primaire n'ont certes aucune espèce d'importance. Mais ce qu'il importe de noter, c'est l'accueil enthousiaste qu'obtint sa proclamation. « Nous instaurerons chez nous une dictature, et une forte, et une dure, comme chez Mussolini et CHEZ HITLER! »

OOO

Que dire encore de ce morceau d'éloquence de village, débité avec un accent inénarrable? Il ne me reste plus qu'à clore ici ce compte-rendu, sur la *Brabançonne* qu'on chanta bras levés, et à terminer par quelques commentaires.

OOO

Si un légionnaire m'affirmait: « Nous sommes fascistes », je lui répondrais: « C'est faux ». Mais si, au contraire, il niait ce caractère fasciste, je lui rétorquerais: « C'est encore faux ». Pourquoi?

Les fascistes « authentiques » ceux de Mussolini ou d'Hitler, n'ont jamais affiché un attachement délirant à l'égard de la monarchie, de l'armée, des institutions établies.

Ils avaient leur chef, leurs troupes, leurs institutions. La Légion, elle, s'est interdit

tout espoir de rajeunissement ultérieur, en prenant comme base doctrinale l'ordre établi, avec ses institutions et ses chefs. Elle n'a fait que radicaliser les bonnes vieilles idées traditionnelles.

Qu'on ne dise pas qu'elle se propose de leur infuser un sang nouveau: on ne peut donner ce qu'on n'a pas. Elle peut instituer un régime plus strict, anéantir les partis, supprimer les libertés, elle ne peut lui infuser une mystique. « On se trompe toujours en confondant fascisme et autorité », vient de faire remarquer Malraux. Autoritaire, la Légion l'est, certes, M. Vanden Bossche (Eugène) l'a assez proclamé. Mais pour être fasciste, il faudrait qu'elle soit imprégnée d'un autre esprit!

Lorsqu'on parcourt leur journal (*sic*), après avoir écarté les innombrables convocations de la semaine précédente, on rencontre les tirades les plus grandiloquentes à côté des injures les plus grossières, les descriptions « d'émouvantes cérémonies » et le pompiérisme le plus rétrograde voisinant avec la phraséologie la plus effrénée.

Il ne pouvait en être autrement: leur programme poussif et poussiéreux ne pouvait se rajourner qu'en tombant dans la démagogie.

Cette mentalité étroite et petite-bourgeoise est bien loin de la mystique fasciste, car celle-ci regarde tout de même plus haut que ce nettoyage de poubelles: |

elle procède d'une foi en des-tin magnifique d'un peuple, en une communion étroite de toute une nation, idéal héroïque et assez noble lorsque, bien entendu, on le dégage de tout caractère théorique et surtout pratique, pour ne plus le considérer que comme élan mystique pur.

OOO

Mais il n'en est pas moins vrai que, si l'esprit du mouvement en question n'est ni jeune, ni élevé, certains de ces éléments les plus extrémistes, et d'ailleurs la force des choses, peuvent la pousser à radicaliser de plus en plus son programme, jusqu'à adopter des conceptions intégralement fascistes, qui finiraient bien à la longue par forger une mystique.

Dans la pratique, il n'est donc pas possible de faire une distinction quelconque entre la L. N. B. et les groupements similaires qui se qualifient de fascistes.

Mais il n'empêche que, devant ces pitreries, ces discours grandiloquents, ces rodomontades vaniteuses masquant un tel néant d'idées, on en viendrait à souhaiter la naissance d'un véritable groupement fasciste que l'on pût combattre froidement, implacablement, et en gardant l'estime dans la lutte.

Car devant ces légionnaires, on est désarmé par le ridicule. André FALK.

le ROUGE et le NOIR

Alice au "Pays des miracles"

Une parodie de la situation actuelle du monde

Un livre est célèbre parmi les enfants anglais et américains, c'est : Alice au Pays des Miracles.

Un écrivain américain, Harold Callender, a publié dans le New York Times la parodie qu'on lira, ci-dessous, et qui doit former, dit-il, un chapitre inédit du livre.

Les contradictions et les folies de la politique et de l'économie modernes y sont mises en relief par une petite fille qui, seule, paraît encore ne pas avoir perdu son bon sens.

Cet exposé nous a paru si lucide que nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de le leur avoir fait lire.

— Or, c'est ainsi, dit le chapelier. Nos paysans produisent trop de blé ; nos fabriciens, trop d'articles manufacturés ; nos constructeurs mécaniques, trop de machines. Nous faisons tant de choses que nous sommes très malheureux. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Je crains que non, répondit Alice, car s'il y a trop de vivres et autres choses, le monde entier devrait être heureux.

— Les prix sont très bas, dit le chapelier. C'est ce qui est très déprimant.

— Ce n'est pas une raison pour être déprimé, dit Alice. Je pensais que les gens se plaignaient des prix trop élevés. Si les prix sont bas, tout le monde devrait être heureux.

— Non, dit le chapelier. Nos machines sont tellement perfectionnées que nous n'avons besoin que de peu d'ouvriers. C'est pourquoi l'ouvrier ne gagne rien et ne peut rien acheter, et on ne peut vendre les produits des fabriques.

— Eh bien, à quoi sert donc de les fabriquer ? demanda Alice.

— Nous sommes très économi-ques, répliqua le chapelier. Nous économisons l'argent, nous amassons des trésors pour en faire un nombre croissant de fabriques de plus en plus perfectionnées, plus elles peuvent produire et moins elles demandent d'ouvriers. Ensuite, les produits s'accumulent sur les marchés et les machines créent des chômeurs. Nous mettons tant de capitaux dans la fabrication des marchandises que les consommateurs n'ont pas assez d'argent pour les acheter quand elles sont achevées.

ALORS, QUE FAIRE ?

— Mon Dieu, dit Alice, et personne ne sait que faire ?

— Il y a des économistes, dit le chapelier, qui ont prévu ce qui arriverait et qui nous ont prévus. Mais ce sont là des théoriciens qui tiennent des conférences et écrivent des livres. Les praticiens qui sont dans les affaires n'ont pas besoin de ces connaissances académiques. Du reste, nous avons des droits de douane qui protègent nos fabriques.

— Je comprends, dit Alice. Vos droits de douane vous aident à vendre les produits de vos fabriques, n'est-ce pas ?

— Nullement, répondit sèchement le chapelier. Les droits de douane empêchent le commerce en fermant les débouchés. Nous fermons notre marché pour fâcher les autres pays. Les autres pays, à leur tour, nous ferment leurs marchés. Vous devez savoir que tous les pays aspirent à une bonne balance de leur commerce, c'est-à-dire qu'ils cherchent à vendre plus qu'ils n'achètent. Chacun veut acheter aux autres aussi peu que possible et leur vendre autant que possible.

— Mais ce qu'un pays vend, un autre doit l'acheter, dit Alice.

— Parfaitement, répondit le chapelier.

— Comment tous, en même temps, peuvent-ils vendre davantage et acheter moins, demanda

Alice.

— Ce n'est pas possible, répliqua le chapelier. Ils se ruinent mutuellement et font leur possible pour augmenter réciproquement leurs peines.

— Mais pourquoi n'essaient-ils pas de s'entre-aider ?

— C'est bien cela qu'ils ne veulent à aucun prix, dit le chapelier. Toute nation veut se suffire à elle-même ; car s'il y avait une guerre, l'avantage irait à la nation qui dépendrait le moins de l'importation.

— J'espère bien qu'il n'y a pas de menace de guerre, dit Alice.

— Nous avons beaucoup de traités pour assurer la paix — la Société des Nations, le pacte de Locarno, celui de M. Kellogg et d'innombrables arbitrages, dit le chapelier.

— Aha ! dit Alice soulagée. Par conséquent, nul n'a besoin d'avoir peur et d'armer.

— Tout au contraire, répondit le chapelier. Le monde entier a peur et court aux armements.

— C'est pourtant curieux, s'étonna Alice.

— Raconte-lui l'histoire des réparations, dit le muscardin, en se réveillant et en se frottant les yeux. Car celles-là ont causé les plus grandes misères.

— Les Allemands, commença le chapelier, devaient reconstruire ce qui a été détruit pendant la guerre, car ils ont été vaincus.

— Je pense alors, interrompit Alice, qu'ils envoyaient des ouvriers et du matériel pour réparer les dommages.

— Ne dis donc pas des bêtises, s'emporta le chapelier. Ils n'avaient pas la permission de le faire.

— Les Allemands envoyaient donc de l'argent pour faire le travail ?

— Ce n'était pas possible, car ils n'étaient pas assez riches. Leur seul moyen était de payer en marchandises. Mais les créanciers ne voulaient pas de marchandises allemandes. Ils les frappaient de droits de douane.

— Mais alors, comment pouvaient-ils donc payer ?

— On a prêté de l'argent à l'Allemagne afin qu'elle puisse payer. Bien entendu, maintenant les Allemands ne peuvent pas payer.

— Pourquoi pas, demanda Alice, puisqu'ils ont tant de capitaux ?

— C'est justement cela : l'Allemagne a tellement emprunté qu'elle a fait faillite.

— Puisque les réparations sont mauvaises, demanda Alice, pourquoi ne pas les supprimer ?

— C'est impossible, répondit le chapelier, parce que la France ne veut pas et parce qu'il est nécessaire que les Alliés reçoivent de l'argent de l'Allemagne afin qu'ils puissent rembourser leurs dettes à l'Amérique. On peut aussi payer ses dettes avec la recette provenant de la vente de marchandises. Mais l'Amérique a augmenté ses droits d'entrée pour abaisser la quantité des marchandises importées.

— Comment alors les dettes doivent-elles être payées ?

— Personne ne croit qu'elles seront payées, dit le chapelier, mais nous devons agir comme si nous pensions que nous serons payés. Mais voilà : il y a la difficulté que les dettes s'accroissent d'année en année, de sorte que les débiteurs ne doivent pas payer les sommes empruntées, mais des sommes bien plus élevées.

OR ET MARCHANDISE

— Comment est-ce possible ? demanda Alice.

— Les dettes doivent être payées en or dont la valeur varie. En réalité, les débiteurs n'avaient pas reçu de l'or, mais des marchandises dont les prix étaient alors très élevés. Ce qu'ils remboursent sont des marchandises, non pas de l'or. Mais les prix de

Débat du 27 décembre

Que ferez-vous en cas de guerre ?

Où, que ferons-nous ? Suivrons-nous les drapeaux et les fanfares ? Comme en 1914, prendrons-nous les bureaux de recrutement d'assaut partons-nous en chantant et décidés à ne pas nous arrêter dans notre marche victorieuse avant d'être à Berlin ? Acclamons nous les hommes politiques formant l'Union Sacrée, les troupes défilant sur les boulevards ? Volerons-nous vers des frontières solidement bétonnées, bien décidés à vaincre ou à mourir, heureux de nous sacrifier sur l'autel de la patrie ce qui est incontestablement le sort le plus beau ?

Deux orateurs nous paraissent devoir défendre cette thèse conforme aux vœux des meilleurs patriotes ; nous avions donc invité le lieutenant-colonel Stevelinck et M. Corbu qui, chaque semaine que Dieu fait — et il en fait le bougre — écrit des choses essentielles dans le Journal des Anciens Combattants.

Hélas ! tous deux se sont refusés à côtoyer, à notre Tribune, M. Léo Champion, chassé de l'armée pour n'avoir pas voulu y rester. C'est un mauvais Belge, ont-ils écrit, et il ne nous plaît de débattre qu'avec de bons Belges.

La thèse du départ enthousiaste vers Berlin ne fut donc pas défendue ce soir-là.

Ah ! la présence de quelques patriotes conformes se faisait cependant sentir !... Car des six orateurs qui occupaient la Tribune Libre, pas un seul ne semblait vouloir partir à la conquête de l'Allemagne.

M. Maur. Lecat, le savant pacifiste que les habitués du Rouge et Noir se souviennent avoir entendu l'année dernière, se défendit de vouloir apporter des opinions personnelles, mais se borna à lire des coupures de presse concernant l'armée et l'objection de conscience. Ce choix de coupures et ces oppositions de textes montrant jusqu'où peut aller la sottise des généraux soulevèrent à maintes reprises l'hilarité parmi le public.

Cette sottise », dit M. Lecat, « n'oubliez pas que c'est elle qui a coûté la vie à des millions d'hommes durant la dernière guerre ». Les applaudissements unanimes des

ces marchandises ont baissé. Donc, pour rembourser leurs dettes-or, les débiteurs doivent payer cinquante pour cent en plus de ce qu'ils ont emprunté.

— Est-ce une bonne affaire pour l'Amérique ? demanda Alice.

— Certainement pas, répondit le chapelier. Cela empêche l'Amérique de vendre ses marchandises et prolonge la crise économique.

— Pourquoi est-il permis que les dettes oscillent tellement ? demanda Alice.

— C'est que personne n'y pensait avant que cela n'arrivât, sauf quelques théoriciens qui ne savaient pas calculer, dit le chapelier. Lorsque le plan Dawes, concernant les réparations, fut établi, un monsieur possédant une instruction académique inséra une clause stipulant que les paiements devaient être révisés lorsque la valeur-or fluctue de plus de dix pour cent. On prit cela pour une fantaisie inoffensive et on laissa passer la clause. Lorsque le plan Young remplaça le plan Dawes, la clause n'y fut pas insérée, d'autant plus que les paiements du plan Young couvraient les sommes dues à l'Amérique, qui n'étaient même pas assurées par cela.

— Pourquoi les Français veulent-ils que le paiement des réparations soit continué ? demanda Alice.

— Ils disent qu'un traité est sacré et doit être observé, dit le chapelier.

— Et les sommes dues à l'Amérique, sont-elles également sacrées ? demanda Alice.

— Pour l'Amérique, certainement, dit le chapelier.

— Donc, personne ne peut faire quoi que ce soit ? demanda Alice.

— Eh bien, personne n'a fait grand-chose jusqu'à présent, répliqua le chapelier.

— Mais on devrait faire quelque chose ; c'est très important, dit Alice.

— Sans doute, c'est très important, tout le monde le sait, répondit le chapelier.

Harold CALLENDER.

auditeurs prouvèrent, sans doute, à M. Maur. Lecat combien le public de la Tribune Libre apprécie l'homme de science qui n'a pas oublié que la connaissance n'est rien si elle ne s'appuie sur des qualités de cœur et sur le courage.

Mil Zankin chercha à délimiter le débat et examina les deux thèses existant dans les milieux de gauche : profiter de la guerre pour faire la révolution ; ou bien : résister à la guerre par le refus massif et ainsi l'empêcher.

C'est cette dernière thèse, qu'il soutient, qui lui paraît la plus sérieuse, la plus humaine et la seule efficace. La guerre future aboutira à un tel désastre, dit-il, que la valeur de toute politique, aujourd'hui, est fonction de la mesure dans laquelle elle peut empêcher la guerre.

Nous étions quelques-uns, il y a quatre ou cinq ans, à prêcher le refus de servir en temps de guerre. Aujourd'hui, c'est avec joie que nous voyons une grande organisation socialiste défendre cette thèse du refus massif. Et Mil Zankin conclut en disant l'espoir qu'il met dans la Ligue Anti-Guerre qui compte déjà plus de 10.000 membres qui ont juré de ne plus marcher.

Max Pateet, militant de la Ligue Anti-Guerre, apporte ensuite le programme de son organisation en un exposé clair et bien charpenté. Il dit pourquoi, lui et ses camarades socialistes, ont fondé cette ligue et ce qu'ils en espèrent. Dans quelque temps, nous serons 20.000, dit-il, simplement, et nous avons la conviction que nous empêcherons la guerre.

Quant à M. Terfve, du barreau de Liège, il apportera plutôt des convictions personnelles. Il dira son manque absolu de confiance dans les S. D. N., Conférence du Désarmement, Pacte Kellogg, etc.

Par contre, il voit les obstacles nombreux qui se dressent sur la voie de ceux qui veulent refuser le service militaire. Il expose ses doutes et ne conclut qu'en se demandant comment résister efficacement.

R. Piron, du barreau de Bruxelles, dit l'horreur de la guerre moderne. Il y a ceux qui veulent la guerre et qui ne la font pas et ceux qui la font sans la vouloir.

Puis, il rappelle quelle fut l'attitude du parti socialiste pendant la guerre et la lamentable faillite de la II^e Internationale. Aujourd'hui, il ne fait pas plus confiance à la III^e Internationale qui, comme la II^e, enverraient de nouveau leurs troupes au massacre. Il faut créer un nouveau parti, dit-il. Les anciens partis politiques sont prêts, une fois de plus, à la trahison.

Léo Champion, après avoir expliqué de façon humoristique comment il comprenait le noyautage, tel que le préconisent les communistes, décrit les horreurs de la guerre aéro-chimique. A son sens, seule l'objection de conscience, exprimée par tous les moyens, peut empêcher le gouvernement d'aller vers la guerre. C'est immédiatement que nous devons agir, conclut-il, approuvé par des bravos unanimes.

Le nombre d'orateurs fait que le débat public commence à une heure très tardive. Il s'annonce cependant des plus animés. Auditeurs et auditrices interviennent, posent des questions, définissent leur point de vue.

Un jeune homme s'est levé : « Je parle, dit-il, au nom de mes jeunes camarades. Nous marcherons en temps de guerre parce que nous avons peur des Allemands ».

Déjà, derrière lui, s'est dressé un de ses condisciples : « Ce n'est pas vrai ! Il ne parle qu'en son nom personnel. Je fréquente le même établissement scolaire que lui et j'affirme que la grosse majorité des élèves ne marchera pas ! »

Et, aussitôt, un non moins jeune auditeur s'est levé qui dit : « Je suis étudiant à Louvain et, là-bas, nous sommes plus de deux cents décidés au refus de servir en cas de guerre ! »

Rarement, débat public fut aussi passionné. Le président a fort à faire !

On parlera même flamand à la Tribune ce soir, car avec l'assentiment de l'auditoire, voici Jacobs, l'ancien président de V. O. S. (Anciens combattants flamands) qui affirme que les anciens combattants qui savent, eux, ce que c'est que la guerre, s'y refuseront désormais.

Mais l'heure impitoyablement avance et c'est, très rapidement, que les orateurs devront se borner à répondre à quelques-unes des nombreuses questions posées.

COMUNIQUE

AU PALAIS D'ETE

Dix numéros dont l'ensemble constitue la matière de trois heures de bonne humeur et d'intérêt soutenu.

Un coup de téléphone au 12.23.94 pour retenir vos places sans augmentation.

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. Prix d'entrée : 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une entrée spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement jusqu'à la fin de la saison 19133934 est de 50 fr. On s'abonne en versant la somme au C. C. P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

CE SOIR

Mercredi 3 janvier 1934 : VACANCES DE NOUVEL-AN.

Pas de séance

Mercredi 10 janvier, à 20 h. 30 :

Grand débat sur LE MUR D'ARGENT.

La puissance de la haute banque. — Ses influences sur le gouvernement. Les accusations de M. Crockaert sont-elles fondées ? — Fallait-il nommer la commission d'enquête proposée par les socialistes ? — La nationalisation du crédit qui mettrait fin à l'emprise des banques sur l'Etat est-elle réalisable ?

Orateurs inscrits :

MM. Max BUSET, député ; Georges GERARD, avocat à la Cour ; Marcel LOUMAYE, sénateur suppléant ; Paul OTLET, Directeur du Palais Mondial ; Georges VANDERVEST, homme de lettres ; William VAN REMOORTEL, député suppléant.

Mercredi 17 janvier, à 20 h. 30 :

Débat sur ce sujet :

LES MOUVEMENTS DE JEUNESSE EN BELGIQUE. La jeunesse devant les problèmes d'aujourd'hui.

Quels buts se proposent les divers mouvements de jeunesse ? Position vis-à-vis du capitalisme, de la guerre, du parlementarisme ? Existe-t-il une différence entre la conception des mouvements groupant la jeunesse et celle des partis auxquels ils se rattachent ? Sur la doctrine même ou sur son application ?

Les partis politiques soutiennent-ils efficacement leurs mouvements de jeunesse ? Peut-on noter des antagonismes entre les jeunes et les anciens et peut-on conclure à un différend entre générations ?

Y a-t-il, entre les divers mouvements de jeunesse, des similitudes, des points de contact, des aspirations communes ?

Se pourrait-il qu'un jour se crée un front des jeunes contre les anciens ?

Orateurs inscrits dès à présent :

MM. Fernand GODEFROID, secrétaire général des Jeunes Gardes Socialistes ; Marcel HOUTMAN, avocat, délégué par la Jeune Garde Libérale de Bruxelles et la Fédération des Jeunes Gardes de l'arrondissement ; Marcel VERCRUYSE, avocat, secrétaire de la Centrale Politique de Jeunesse (catholique).

Sont invités en outre :

Un délégué des Jeunesses Ouvrières Chrétiennes ; Un délégué des Jeunesses Communistes.

Mercredi 24 janvier, à 20 h. 30 :

Débat sur ce sujet :

LE VRAI VISAGE DE L.U. R. S. S.

Abonnez-vous

Pour vous assurer une place à tous ces débats, abonnez-vous à la Tribune libre « Le Rouge et le Noir ».

DES CETTE SEMAINE

Le prix de l'abonnement donnant accès à toutes les séances jusqu'à fin de la saison 1933-1934 (c'est-à-dire jusqu'en juillet 1934) est ramené à 50 francs.

POUR S'ABONNER

Virer la somme au C. C. P. 1713,61 (Fontaine, Bruxelles) et retirer la carte d'abonnement au contrôle avant la séance ; ou encore souscrire l'abonnement directement au contrôle.

Ne restez pas indifférents abonnez-vous en masse

Aidez-nous dans notre effort s'il vous paraît méritoire

Propagez ce journal qui défend vos idées

Abonnez-vous dès aujourd'hui

en versant 45 fr. au C.P. 2883,74

Vous recevrez ce journal dès mercredi prochain et jusqu'à fin 1934.